

## MUSIQUE

Concerts Padeloup : *Les Nuits d'Égypte*, de M. Serge Prokofieff. — Concerto de piano de M. A. Roussel (*M. Flipse*). — Triton : Œuvres nouvelles de MM. Prokofieff, Ferroud, Rivier, Delvincourt; le Quatuor de Verdi (Quatuor Ortambert). — *L'Oiseau Bleu*, de M. Albert Wolff. — Concert de Mlle Madeleine Vhita et de M. Fr. Poulenc.

Je n'ai pu assister à la première audition à Paris de la musique de scène écrite par M. Serge Prokofieff pour *Les Nuits d'Égypte*, drame représenté récemment en Russie, et l'on m'assure que le public des Concerts Padeloup a chaleureusement accueilli cette suite de petits chefs-d'œuvre. Je n'en suis point surpris car, dans la même semaine, au Triton, nous avons eu par son Quatuor à cordes, opus 50, une preuve nouvelle de sa maîtrise.

Mais j'ai pu entendre, dans le très beau *Concerto pour piano* de M. Albert Roussel (toujours aux concerts Padeloup, que dirigeait M. Piero Coppola), M. M. Flipse, pianiste de grand talent, dont la parfaite technique est au service d'une intelligence qui sait donner à l'œuvre interprétée toute sa valeur. M. M. Flipse appartient à une famille de musiciens, et son frère est l'excellent chef d'orchestre de Rotterdam, si accueillant aux partitions des compositeurs français. Au même concert, on a retrouvé avec grand plaisir quelques *Chansons de Bilitis*, chantées par Mme Grey, et qui, orchestrées avec élégance par leur auteur M. G. Dandelot, n'ont rien perdu, au contraire, de leur parfum ni de leur charme.

### §

C'est tout un art que de composer un programme, surtout quand il s'agit de Concerts comme ceux du Triton, où l'on n'entend guère que de l'inédit. Le dernier peut passer pour un chef-d'œuvre du genre : deux quatuors nouveaux, et puis, après quelques mélodies également nouvelles, le quatuor de Verdi : point une nouveauté, certes, mais mieux que cela, une résurrection. Commençons par les nouveautés.

La *Quatuor à cordes* opus 50 de M. Serge Prokofieff est, pourrait-on dire, signé, par le choix même du premier thème. Mystère de la musique : la personnalité d'un compositeur (entendons-nous : tous les compositeurs n'ont point une per-

sonnalité si marquée qu'elle puisse se reconnaître et *signer* leurs ouvrages, et de tout temps, cela fut même l'exception) la personnalité d'un compositeur imprime donc à quelques agrégations sonores une marque susceptible de faire dire à l'auditeur : ceci est d'un tel et non de tel autre, et cette inflexion si particulière, cette forme si personnelle, nul ne saurait dire pourquoi et comment la musique en épouse les contours. L'analyse est vaine qui essaie de pénétrer ce mystère et de substituer des mots à ce qui est proprement ineffable. Le critique éprouve devant ces choses un sentiment de dépit : ce qu'il sent, il ne le peut expliquer, ou s'il le tente, l'explication qu'il donne est-elle valable pour autrui ? Il y a des ouvrages qui supportent, qui appellent même, un long commentaire. L'exégèse savante peut, à leur propos, se donner libre cours. Mais dans le domaine de la musique pure, surtout, la critique honnête se résume souvent en un acte d'amour — ou d'indifférence. On aime ou on n'aime point. On peut essayer d'en trouver les raisons, mais ces raisons sont-elles objectives, valables pour tout auditeur et en toutes circonstances ? Des règles techniques ? Des principes esthétiques ? Vérités aujourd'hui, erreurs demain. Toute l'histoire de la musique est faite des acquisitions de notre oreille s'habituant petit à petit à la dissonance, acceptant la tierce, la septième, la neuvième, etc. Et le titre même de la jeune société *Triton* n'est-il point un très bon enseignement autant qu'une magnifique enseigne ? Le vieux diable de la musique a perdu ses maléfices et s'est domestiqué jusqu'à se faire le serviteur bienveillant de nos jeunes maîtres — et de quelques-uns de leurs aînés.

Qu'on me pardonne cette digression : elle ne m'éloigne qu'en apparence du *Quatuor* de Prokofieff. L'invention mélodique en est probablement le meilleur attrait — et c'est bien là ce qui peut le moins s'analyser.

Le *Quatuor à cordes* de M. P.-O. Ferroud m'a surpris, heureusement surpris. J'y ai retrouvé toute l'habileté de son auteur, sa clarté, son intelligence. Et puis, auprès de cette alacrité si parfaitement exprimée dans les mouvements vifs, particulièrement dans le scherzo qui est une des très bonnes pages de Ferroud, quelque chose de rare, une émotion voilée

pudiquement, et toute pareille à cette sensibilité contenue, qui anime la *Sonate pour violoncelle*. Je souhaite réentendre bientôt cet ouvrage, sûr que je suis d'y prendre plus de plaisir encore.

Les *Méodies* de M. Jean Rivier sont écrites sur des poèmes modernes, et la musique en est pour ainsi dire impondérable, tout juste ce qu'il faut pour qu'elle suggère, qu'elle évoque, qu'elle complète ce que le poème laisse inexprimé. M. Claude Delvincourt a choisi quatre *Chansons* de Clément Marot, et il les a bien choisies, puisqu'elles lui ont permis de les orner d'une musique qui, toute moderne, toute pleine de trouvailles personnelles et parfaitement exempte de recherche archaïque, se trouve merveilleusement d'accord avec le vieux poète, — tant il est vrai que les œuvres de cette sorte gardent en leur sève une jeunesse éternelle. Mme Blanc-Audra, accompagnée par les auteurs, anima de sa jolie voix intelligente et nuancée ces mélodies.

Et puis Verdi parut. Je connaissais ce *Quatuor à cordes* du maître italien; mais on le joue si rarement que mon souvenir — le souvenir vague que nous gardons de tant de chefs-d'œuvre — était fort émoussé. Toute la salle, et sans exception, a passé en un instant de la surprise à l'admiration et de l'admiration à l'enthousiasme. Quoi, ce Verdi, lisait-on sur les visages étonnés, ce Verdi du *Trovatore* et de *Rigoletto*, c'est bien lui qui manie les quatre archets avec tant d'art et qui se trouve si à l'aise dans la musique pure? Voici deux fois en six mois que Verdi nous « possède », — si l'on veut bien me passer ce mot qui dit si bien ce que je veux dire. A Vichy, *La Forza del Destino*, malgré le romantisme du mélodrame espagnol sur lequel la partition est écrite, nous a révélé une puissance que nul musicien écrivant pour des voix n'a jamais dépassée; et cette puissance est obtenue par les moyens les plus simples, par l'utilisation prodigieuse, à plein rendement, pourrait-on dire, des effets naturels, par le jeu très franc des nuances. L'art du musicien s'apparente ici à celui du peintre qui utilise tout le parti que l'on peut tirer de la lumière et de l'ombre. Eh bien, le *Quatuor à cordes* est aussi simple, aussi direct, — mais j'ajouterai aussi savant; science aimable, science qui ne croit point nécessaire de

s'abriter sous de revêches apparences, mais science riche de toutes ses ressources dont une longue pratique de l'écriture vocale l'a dotée. Tout de suite, dès l'exposition du thème par le second violon, sur la quatrième corde, on est conquis, et l'intérêt ne faiblit point. Et quelle grâce aérienne dans ces *pizzicati* du *scherzo*!

Dans les deux quatuors modernes aussi bien que dans celui de Verdi le Quatuor Ortambert s'est montré d'une sûreté merveilleuse. Quel jeu prestigieux que celui de ces quatre archets!

Je relisais en sortant du concert les lignes que Bizet écrivait après une audition de ce *Quatuor* de Verdi. Quel éloge! Mais mon article est déjà trop long et il me reste à dire quelque chose que je ne veux point remettre à plus tard.

### §

Et c'est la joie que m'a donnée l'audition de *l'Oiseau Bleu*, la partition écrite par M. Albert Wolff sur l'ouvrage de M. Maurice Maeterlinck. Maeterlinck porte bonheur aux musiciens : Debussy, Dukas avec *Pelléas* et avec *Ariane* ont enrichi la musique dramatique française de deux chefs-d'œuvre. *L'Oiseau bleu* a porté chance aussi à M. Albert Wolff — si l'on appelle chance le fait d'avoir écrit une belle œuvre qui, jouée avec grand succès en Amérique (elle fut créée au Metropolitan Opera de New-York en 1919), à Bruxelles (où l'année suivante elle eut de nombreuses représentations), — demeure à peu près inconnue à Paris. Nul n'est prophète, direz-vous. Mais si : et Albert Wolff précisément a été et reste prophète parmi nous, mais prophète qui annonce la gloire d'autrui, qui lutte pour les jeunes, les défend, les impose. Combien lui doivent le meilleur de leur gloire? Vingt noms viennent sous ma plume. Mais quand on se donne si bien, tout entier, à sa tâche et quand on y met tant de flamme, comment, de surcroît, songer à soi? Heureusement la direction artistique du poste de radiodiffusion de la Tour Eiffel a pensé qu'Albert Wolff, depuis vingt-cinq ans, précisément, est chef d'orchestre. Et pour ces vingt-cinq ans de défense et illustration de la musique française, elle a monté *l'Oiseau bleu*, avec une distribution de premier ordre,

Comprenant Mmes Emma Luart, Sabine de Butler, Germaine Cernay, Marguerite Soyer, Gaudel, Noémie Perugia, Berthe Fyd, M. Jean Vieuille et les chœurs de M. Félix Raugel. *L'Oiseau bleu* a pris son vol symbolique sur les ondes. *L'Oiseau bleu* n'ira-t-il point se poser, quelque jour, dans un vrai théâtre — cage qui lui conviendrait, et où on saurait le retenir? Il récompenserait, j'en suis sûr, le directeur qui l'accueillerait.

La partition est construite sur deux thèmes principaux, exposés dès les premières mesures de l'ouverture, deux thèmes simples, expressifs, sensibles et lourds de mystère. Elle est pleine de trouvailles heureuses; elle est poétique, émue, et, d'un bout à l'autre, en parfait accord avec le texte de Maeterlinck. La déclamation révèle ce don, si rare, d'ajuster exactement la ligne mélodique aux paroles, en faisant varier la richesse musicale selon le sens, selon le contenu poétique plus ou moins lourd du texte. Des pages comme la scène des grands-parents, sont, à ce point de vue, révélatrices. D'autres, comme le début du quatrième tableau (*Le Jardin des bonheurs*), dégagent un parfum exquis. Et je songeais, en écoutant cela, que la fée dit vrai : « On trouve sur la terre beaucoup plus de bonheurs qu'on ne croit, mais la plupart des hommes ne les découvre point ». J'en découvrais un en écoutant la partition d'Albert Wolff. Mais ce n'est point notre faute si, jusqu'ici, on fait en sorte que nous ne le puissions goûter...

## §

Mlle Madeleine Vhita et M. Francis Poulenc ont donné à la Salle Chopin un concert de musique française composé d'œuvres rarement entendues — et telles que le *Sonnet Mélancolique* de Castillon, le *Charme* de Chausson, la *Cloche fêlée* et la *Mort des pauvres*, de Caplet, auxquelles étaient jointes des œuvres de Debussy, de Ravel, de Milhaud, de Poulenc, de Jean Clergue. Mlle Madeleine Vhita a chanté avec beaucoup d'art : sa belle voix, son goût si sûr, sa science du chant, ont fait applaudir ses interprétations et bisser le *Promenoir des Amants*.

RENÉ DUMESNIL.